

*L'analisi dei miti in Cl. Lévi-Strauss. Lessico metodologico**

Maurizio Del Ninno

Della ricchezza delle Mitologiche questo lavoro male riflette la luce. Ma esso non vuole avere valore autonomo o esauriente: piuttosto rimanda in ogni punto all'originale e il lettore è tenuto ad una continua azione di recupero del contesto. Infatti, più che una scorciatoia nel cammino delle Mitologiche, si vuole qui proporre un réseau dei metodi di analisi di Lévi-Strauss, che serva allo studioso quale mezzo di orientamento e confronto .

ANALOGIE: → *V. Transformation, 1.*

ANALYSE[1]

1. - NIVEAU GENERAL

1.1. - L'analyse structurale peut légitimement s'appliquer à des mythes issus de la tradition collective et à des ouvrages d'un seul auteur, car le programme ici et là sera le même: expliquer structurellement ce qui peut l'être et qui n'est jamais tout; pour le reste, s'employer à saisir, tantôt plus et tantôt moins, un autre genre de déterminisme qu'il faudra chercher aux niveaux statistique ou sociologique: ceux qui relèvent de l'histoire personnelle, de la société ou du milieu (1971b: 560).

1.2. - A partir d'un mythe choisi, sinon arbitrairement mais en vertu du sentiment intuitif de sa richesse et de sa fécondité ... nous constituons pour chaque séquence le groupe de ses transformations, soit à l'intérieur du mythe lui-même, soit en élucidant les rapports d'isomorphisme entre des séquences extraites de plusieurs mythes provenant de la même population. Ainsi nous élevons-nous déjà, de la considération des mythes particuliers, à celle de certains schèmes conducteurs qui s'ordonnent sur un même axe. En chaque point de cet axe signalé par un schème, nous traçons alors, si l'on peut dire, à la verticale, d'autres axes qui résultent de la même opération mais effectuée, non plus à l'aide des mythes d'une seule population, apparemment tous différents, mais des mythes qui, bien qu'issus de populations voisines, offrent avec les premiers certaines analogies. De ce fait, les schèmes conducteurs se simplifient, s'enrichissent ou se transforment. Chacun devient une origine pour de nouveaux axes, perpendiculaires aux précédents sur d'autres plans, où s'accrocheront bientôt, par un double mouvement prospectif et rétrospectif, des séquences extraites, soit de mythes provenant de populations plus lointaines, soit de mythes d'abord négligés parce qu'ils semblaient inutiles ou impossibles à interpréter bien qu'ils appartenissent pourtant à des peuples - déjà passés en revue (1964: 10-11). → *V. Transformation 2.*

1.3. - Le point de départ de l'analyse doit inévitablement être choisi au hasard, puisque les principes organisateurs de la matière mythique sont en elle, et ne se révéleront que progressivement. Il est aussi inévitable que le point d'arrivée s'impose de lui-même et à l'improviste quand un certain état de l'entreprise fera paraître que son objet idéal a acquis une forme et une consistance suffisantes pour que certaines de ses propriétés latentes, et surtout son existence à titre d'objet, soient mises définitivement hors de doute (1964: 11).

→ V. *Corpus 2; Datation relative entre mythes; Forme et contenu; Méthode deductive; Mytheme; Réalité ethnographique; Syntagme; Transformation 2.*

2. - COMPARATIVE

2.1. - Rarement saisis dans leur genèse et sur le vif... [les] rapports d'opposition entre les mythes émergent vigoureusement de l'analyse comparative (1971b: 576).

2.2. - Nous pourrions, en effet, confronter des mythes provenant des deux hémisphères. Mais alors, nous nous heurterions à l'alternative classique sur quoi débouche ce genre de comparaison: on explique les ressemblances par l'invention indépendante ou par la diffusion. Point n'est besoin de démontrer que beaucoup de thèmes mythiques ont voyagé à travers le Nouveau Monde, car on ne nous a pas attendu pour accumuler les exemples. La tâche que nous nous assignons est autre, elle consiste à prouver que des mythes *qui ne se ressemblent pas*, ou dont les ressemblances paraissent à première vue accidentelles, peuvent néanmoins présenter une structure identique et relever du même groupe de transformations. Il ne s'agit donc pas pour nous de cataloguer des traits communs, mais de montrer qu'en dépit de leurs différences, sinon même à cause d'elles, des mythes que rien n'incite à rapprocher procèdent des mêmes principes et sont engendrés par une seule famille d'opérations (1968: 164).

2.3. - Nous ne cherchons pas le pourquoi... [des ressemblances entre groupes de mythes provenant de régions différentes] mais le comment. En effet, le propre des mythes que nous rapprochons ne tient pas à ce qu'ils se ressemblent; et souvent même, ils ne se ressemblent pas. Notre analyse tend plutôt à dégager des propriétés communes, en dépit de différences parfois si grandes qu'on considérerait des mythes que nous rangeons dans le même groupe comme des êtres totalement distincts.

Par conséquent, le cas où la parenté saute aux yeux constituent seulement des limites. Ces cas offrent sans doute un grand intérêt, pour autant que la conviction qu'ils font naître n'a pas besoin de se mettre à l'école de l'analyse structurale et de se plier au jeu compliqué des transformations. Mais la preuve ne résulte pas du fait qu'on peut observer des ressemblances au niveau empirique. Car on sait, et les excès de la mythologie comparée l'attestent, qu'il n'y a rien de plus trompeur que ces ressemblances; c'est pourquoi les études de ce genre, fondées sur ce seul critère, ont vite dégénéré dans un verbiage qui devait provoquer un intense écœurement. Si ... nous avons pu rendre les études comparatives à nouveau respectables, c'est pour avoir compris que la ressemblance n'existe pas en soi: elle n'est qu'un cas particulier de la différence, celui où la différence tend vers zéro. Mais celle-ci ne s'annule jamais complètement. Il faut donc que la réflexion critique prenne le relais des inventaires empiriques, et se pose le problème fondamental des conditions auxquelles une ressemblance peut avoir un sens dont la richesse dépasse ce qu'impliquerait une rencontre de hasard, un effet de convergence ou une communauté d'origine.

Dès lors, les ressemblances ne relèvent plus de la simple observation. Au lieu de les appréhender comme des données d'expérience, on les comprend comme êtres de raison. Elles

cessent d'être seulement observables, et deviennent démontrables du fait qu'elles se distinguent en degré, non en nature, des différences qui, pour qu'on puisse les réduire, requièrent toujours une démonstration. La nécessité du travail de démonstration s'étend ainsi à tout le champ (1971b: 32-33).

2.4. - On pourrait croire que la méthode que nous avons suivie, en rapprochant des coutumes originaires de l'Ancien et du Nouveau Monde, nous rejette bien en deçà des prédécesseurs de Van Gennep... Pourtant, nous ne nous croyons pas en faute, car nous assimiler aux théoriciens critiqués par le maître français serait méconnaître que nous n'appréhendons pas les faits au même niveau. En intégrant, au terme d'analyses toujours localisées dans le temps et dans l'espace, des phénomènes entre lesquels on n'apercevait pas de rapport, nous leur conférons des dimensions supplémentaires. Et surtout, cet enrichissement rendu manifeste par la multiplication de leurs axes de référence sémantique, les fait changer de plan. Au fur et à mesure que leur contenu devient plus riche et plus complexe et que s'accroît le nombre de leurs dimensions, la réalité la plus véridique des phénomènes se projette au delà de l'un quelconque de ces aspects, avec lequel on eût été d'abord tenté de la confondre. Elle se décale du contenu vers la forme, ou, plus exactement, vers une nouvelle manière d'appréhender le contenu qui, sans le négliger ou l'appauvrir, le traduit en termes de structure. Cette démarche confirme par la pratique que, comme nous l'écrivions naguère, «ce n'est pas la comparaison qui fonde la généralisation, mais le contraire» (1958 : 28).

Si l'écart historique ou géographique entre les cas considérés est trop grand, il serait donc vain de vouloir relier un aspect à d'autres du même type, et de prétendre expliquer par l'emprunt ou la survivance une analogie superficielle entre des aspects dont une critique interne n'aurait pas, chaque fois, indépendamment approfondi le sens (1966: 401).

→ V. *Structure; Transformation*.

3. - FORMELLE

3.1. - [Les] analyses formelles sont indispensables, car elles permettent seules d'exposer l'armature logique cachée sous des récits d'apparence bizarre et incompréhensible (1966: 133).

3.2. - L'analyse formelle de chaque version permet de déterminer le nombre des variables qu'elle met en œuvre, et son degré de complexité relative. D'un point de vue logique, toutes les versions peuvent donc être ordonnées (1964: 339).

4. - PHILOGIQUE

4.1. - Si ... l'étude philologique des mythes ne constitue pas un préalable absolu, la raison s'en trouve dans ce qu'on pourrait appeler leur nature diacritique. Chacune de leurs transformations résulte d'une opposition dialectique à une autre transformation, et leur essence réside dans le fait irréductible de la traduction *par* et *pour* l'opposition (1971: 576).

4.2. - On s'apercevra ... que, sauf circonstances particulières, l'étude philologique ajouterait au mythe des dimensions supplémentaires, lui donnerait plus de volume et de relief, mais sans, pour l'essentiel, affecter le contenu sémantique. L'apport serait plutôt d'ordre littéraire et poétique, il ferait mieux percevoir les propriétés esthétiques d'un énoncé dont le message, dès lors que la traduction permet d'appréhender le mythe comme mythe, ne se trouverait guère altéré (1971b: 577).

ARMATURE

1.- Convenons d'appeler *armature* un ensemble de propriétés qui restent invariantes dans deux ou

plusieurs mythes (1964: 205).

→ *V. Analyse formelle 1; Démantèlement du mythe 3; Code; Transformation 4.*

AXE → *V. Analyse, niveau général 2; Mythe et rite 4.*

BINAIRE → *V. Opérateurs binaires.*

CODE

1. - Convenons d'appeler ... *code* le système des fonctions assignées par chaque mythe à [des propriétés qui restent invariantes dans deux ou plusieurs mythes]. → (Cfr. armature) (1964: 205).
2. - [Les codes] consistent ... en une grammaire et en un lexique (1964: 218).
3. - Les mythes reposent ... sur des codes du second ordre (les codes du premier ordre étant ceux en quoi consiste le langage) (1964: 20).
4. - Il s'agit. de dégager. le système des axiomes et des postulats définissant le meilleur code possible, capable de donner une signification commune à des élaborations inconscientes, qui sont le fait d'esprits, de sociétés et de cultures choisis parmi ceux qui offrent, les uns par rapport aux autres, le plus grand éloignement (1964: 20).
5. - [L'erreur de certains mythologues est] de vouloir comprendre les mythes au moyen d'un code unique et exclusif, alors qu'il y en a toujours plusieurs à l'œuvre simultanément. Le mythe ne se laisse réduire par aucun code pris en particulier et il ne résulte pas non plus de l'addition de plusieurs. Il faudrait plutôt dire qu'un groupe de mythes constitue par lui-même un code d'une puissance supérieure à chacun de ceux qu'il utilise pour chiffrer des messages multiples. Véritable «intercode» - si l'on nous passe ce néologisme - il permet la convertibilité réciproque de ces messages selon des règles dont le répertoire demeure immanent aux différents systèmes qui, par son opération, laissent émerger une signification globale et distincte des leurs (1971b: 38).

→ *V. Matière mythique 2; Mythe et réalité ethnographique 2; Transformation 4.*

CONTENU → *V. Forme et contenu; Analyse comparative, 4.*

CORPUS

1. - L'ensemble des mythes d'une population est de l'ordre du discours. A moins que la population ne s'éteigne physiquement ou moralement, cet ensemble n'est jamais clos (1964: 15).
2. - On pourrait ... nous contester le droit de choisir nos mythes à droite et à gauche, d'éclairer un mythe du Chaco par une variante guyanaise, un mythe gé par son analogue colombien. Mais, si respectueux qu'elle soit de l'histoire et empressée à profiter de toutes ses leçons l'analyse structurale refuse de se laisser enfermer dans les périmètres déjà circonscrits par l'investigation historique. Au contraire, en démontrant que des mythes de provenances très diverses forment objectivement un groupe, elle pose un problème à l'histoire, et l'invite à se mettre à la recherche d'une solution (1964: 16).

→ *V. Mythologie explicite et implicite; Pertinence; Mythe et réalité ethnographique 1.*

DATATION RELATIVE ENTRE MYTHES

1. - Il est clair que le caractère primaire ou dérivé que nous serions... portés à attribuer à tel ou tel mythe ne lui appartiendrait pas de façon intrinsèque, mais serait largement fonction de l'ordre de présentation...

La difficulté du problème vient ... de l'obligation où nous sommes de tenir simultanément compte de deux perspectives. Celle de l'histoire est absolue et indépendante de l'observateur, puisque nous devons admettre qu'une coupe opérée à un moment quelconque dans la matière mythique emporte toujours avec elle une certaine épaisseur de diachronie, du fait que cette matière, hétérogène dans la masse au regard de l'histoire, est formée d'un conglomérat de matériaux qui n'ont pas évolué au même rythme et sont donc différemment qualifiés sous le rapport de l'avant et de l'après. L'autre perspective relève d'une analyse structurale qui, par quelque bout qu'elle commence, sait qu'elle se heurtera toujours, après un certain temps, à une relation d'incertitude faisant de tout mythe examiné tard, à la fois une transformation locale des mythes qui l'ont immédiatement précédé, et une totalisation globale de tout ou partie des mythes compris dans le champ de l'investigation.

Cette relation d'incertitude est sans doute la rançon qu'il faut payer pour prétendre à la connaissance d'un système clos: au début, on apprend beaucoup sur la nature des relations unissant les éléments d'un système dont l'économie générale reste obscure; et à la fin, des relations devenues redondantes renseignent davantage sur l'économie du système qu'elles ne font apparaître de nouveaux types de liens entre les éléments. Il semble donc qu'on ne puisse jamais connaître les deux choses à la fois et qu'il faille se contenter de recueillir des informations qui porteront, soit sur la structure générale du système, soit sur les rapports spéciaux entre tel ou tels de ses éléments, mais jamais sur les deux ensemble. Et pourtant, un des types de connaissance précède nécessairement l'autre, puisqu'on ne pourrait s'attaquer directement à la structure sans disposer au préalable d'un nombre suffisant de rapports entre les éléments. Par conséquent, quel que soit le point de départ empirique choisi, les résultats changeront de nature au fur et à que l'enquête progressera.

Mais, d'un autre côté, il est impossible que ces résultats soient entièrement et exclusivement soumis aux limitations internes de l'analyse structurale. Car, s'il en était ainsi, le caractère primaire ou secondaire de mythes qui appartiennent à des sociétés bien réelles n'aurait qu'une valeur relative, et dépendrait de la perspective choisie par l'observateur. Il faudrait alors renoncer à tout espoir de faire déboucher l'analyse structurale sur des hypothèses historiques. Ou plutôt, celles-ci se réduiraient à des illusions d'optique vouées à se dissiper, si non même à s'inverser, chaque fois qu'il prendrait fantaisie au mythologue de disposer autrement ses matériaux. Or, nous avons à plusieurs reprises avancé des interprétations dont nous affirmions que n'étant pas réversibles ou l'étant à trop grand prix, elles permettaient d'affirmer de deux mythes, non pas relativement mais dans l'absolu, que l'un représentait un état antérieur, l'autre un état postérieur, d'une transformation n'aurait pu se produire à contresens (1966: 303-305).

2. - Sans doute des analyses locales permettent-elles d'établir entre certaines transformations mythiques des rapports d'antériorité; nous l'avons plusieurs fois montré (1964 : 229, 313-317; 1966 : 295-307; 1968 : 210, 216-223, 321; et ce volume [1971b : 178, 191, 193, 205, 283-284, 292-294, 301-304, 414, 473]). Mais, quand on s'élève à un niveau suffisamment général pour contempler le

système du dehors et non plus du dedans, la pertinence des considérations historiques s'annule, en même temps que s'abolissent les critères permettant de distinguer des états du système qu'on pourrait dire premiers ou derniers (1971b: 542).

→ V. *Equilibre et dynamique du mythe; Histoire et analyse structurale 4.*

DEDUCTION EMPIRIQUE ET TRANSCENDENTALE[2]

1.- Empirical deduction occurs whenever a myth attributes a function, value, or symbolic meaning to a natural being because of an empirical judgment durably associating the being with the attribution. From a formal point of view the correctness of the empirical judgment is irrelevant. Thus, both of the following associations derive equally from empirical deductions, even though the first tests on accurate observation while the second is purely imaginary:

1) An association based on accurate observation results in the link which myths so commonly postulate between the middle world and such birds as the woodpecker, because these birds spend most of their time on tree trunks, that is, between high and low.

2) An imaginary association, on the other hand, results in the attribution of curative powers against snake bite and tooth decay to seeds shaped like fangs.

By extension, we shall also use the terra « empirical deduction » every time that a myth attributes to a natural being properties inverse of those that correct or incorrect observation suggests, as long as the total situation in the myth is itself the inverse of that in which the observation could be made.

What then is the transcendental deduction? It does not necessarily rest on a true or false, a direct or indirect empirical base; rather it stems from the awareness of a certain logical necessity, that of attributing certain properties to a given being because empirical deduction has previously connected this being with others on the basis of a set of correlative properties (1971a: 3-4).

DEMANTELEMENT DU MYTHE

1. - Les mythes se démantèlent et, comme disait Boas, de nouveaux mythes naissent de leurs débris (1966: 303).

2. - Il arrive parfois qu'au cours ... [du procès de transformation des mythes] l'intégrité de la formule primitive s'altère. Alors, cette formule dégénère ou progresse ... en deçà ou au delà du stade où les caractères distinctifs du mythe restent encore reconnaissables et où celui-ci conserve ce que, dans le langage des musiciens, on appellerait sa «carrure» (1971c : 301¹⁹⁷³).

3. - Il est ... concevable qu'en franchissant des seuils successifs, l'impulsion fabulatrice s'épuise et que le champ sémantique des transformations, facile à exploiter au début, offre un rendement décroissant. Devenant de moins en moins plausibles à mesure qu'ils s'engendrent les uns les autres, les derniers états du système imposeraient de telles distorsions à l'armature mythique, ils mettraient sa résistance à si rude épreuve, que celle-ci finirait par craquer. Alors, le mythe cesserait d'exister comme tel. Ou bien il s'évanouirait pour céder la place à d'autres mythes, caractéristiques d'autres cultures ou d'autres régions; ou bien, pour subsister, il subirait des altérations affectant non plus seulement la forme, mais l'essence mythique elle-même (1971c: 309¹⁹⁷³).

→ V. *Mythe et roman-feuilleton ; Transformation 3 ; Matière mythique, 4 ; v. Méthode déductive ;*

v. Opérateurs binaires.

DIACHRONIE DU MYTHE → V. *Datation relative entre mythe; Démantèlement du mythe; Equilibre et dynamique du mythe; Origine du mythe.*

EQUILIBRE ET DYNAMIQUE DU MYTHE

1. Un système mythique n'est accessible que dans le devenir: non pas inerte et stable, mais en perpétuelle transformation. Il y aurait donc toujours plusieurs espèces de mythes présentes simultanément dans le système, les unes primitives (relativement au moment où se fait l'observation), les autres dérivées. Tandis que les unes se maintiendraient encore intactes en certains points, elles ne seraient plus décelables ailleurs que par fragments. Là où l'évolution est le plus avancée, les éléments libérés par le processus de décomposition des vieux mythes se trouveraient déjà incorporés dans de nouvelles combinaisons (1966: 303).
2. - Un mythe ou ensemble de mythes, loin de constituer un corps inerte soumis à des influences d'ordre purement mécanique qui procèdent par addition ou soustraction d'éléments, doit se définir dans une perspective dynamique, comme un état d'un groupe de transformation provisoirement en équilibre avec d'autres états, mais dont la stabilité apparente dépend, sur un plan superficiel, du degré où les tensions prévalentes entre deux états s'annulent. Que l'une devienne trop forte en un point déterminé, et le système entier bascule vers un nouvel équilibre entre des états modifiés (1971b: 184).

→ V. *Datation relative entre mythes v. Transformation*, 4

EQUIVALENCE → V. *Opérations.*

ETYMOLOGIE

- 1.- Pour l'analyse structurale les problèmes d'étymologie doivent être tenus séparés des problèmes de signification (1964: 194).

→ V. *Analyse philologique* ; v. anche 1964 : 95 e 208.

FORMALISME ET STRUCTURALISME

1. - Le formalisme existe comme une doctrine indépendante, dont, sans renier ce qu'il lui doit, le structuralisme se sépare en raison de attitudes très différentes que les deux écoles adoptent envers le concret. A l'inverse du formalisme, le structuralisme refuse d'opposer le concret à l'abstrait, et de reconnaître au second une valeur privilégiée. La *forme* se définit par opposition à une matière qui lui est étrangère mais la *structure* n'a pas de contenu distinct: elle est le contenu même appréhendé dans une organisation logique conçue comme propriété di réel (1960: 139¹⁹⁷³).
2. - Pour le [formalisme] ... la forme seule est intelligible, et le contenu n'est qu'un résidu dépourvu de valeur signifiante. Pour le structuralisme, cette opposition n'existe pas: il n'y a pas d'un côté de l'abstrait de l'autre du concret. Forme et contenu sont de même nature, justiciable de la même analyse. Le contenu tire sa réalité de sa structure, et ce qu'on appelle forme est la « mise en structure » des structures locale en quoi consiste le contenu (1960: 158¹⁹⁷³).

3 - En s'attachant exclusivement aux règles qui président à l'agencement des propositions, [le formalisme]... perd de vue qu'il n'existe pas de langue dont on puisse déduire le vocabulaire à partir de la syntaxe. L'étude d'un système linguistique quelconque requiert le concours du grammairien et du philologue, ce qui revient à dire qu'en matière de tradition orale, la morphologie est stérile à moins que l'observation ethnographique, directe ou indirecte, ne vienne la féconder (1960: 168-169¹⁹⁷³).

→ V. *Forme et contenu*.

FORME ET CONTENU

1. - Propp a découvert ... que le contenu des contes est *permutable*; il en a trop souvent conclu qu'il était *arbitraire*, et c'est la raison des difficultés qu'il a rencontrées, car même les substitutions sont astreintes à des lois (1960: 161¹⁹⁷³).
2. - Affirmer, comme nous le faisons, que la permutableté du contenu n'équivaut pas à un arbitraire, revient à dire qu'à la condition de pousser l'analyse à un niveau suffisamment profond, on retrouve la constance derrière la diversité. Inversement, la prétendue constance de la forme ne doit pas nous dissimuler que les fonctions sont, elles aussi, permutabletes (1960: 163¹⁹⁷³).
3. - Une ... faiblesse de la position formaliste: à moins de réintégrer subrepticement le contenu dans la forme, celle-ci est condamnée à rester à un tel niveau d'abstraction qu'elle ne signifie plus rien, et qu'elle n'a, pas davantage, de valeur heuristique. Le *formalisme anéantit son objet* (1960: 159¹⁹⁷³).
4. - Dans l'analyse structurale, contenu et forme ne sont pas des entités distinctes, mais des points de vue complémentaires qu'il est indispensable d'adopter pour approfondir un même objet (1964: 106).

→ v. Analyse comparative, 4.

FORMULES LOGICO-MATHÉMATIQUES

1. - On aurait tort de prendre trop au sérieux. [le recours à des symboles d'allure logico-mathématique]. Entre nos formules et les équations du mathématicien, la ressemblance est toute superficielle, car les premières ne sont pas des applications d'algorithmes qui, rigoureusement employés, permettent d'enchaîner ou de condenser des démonstrations. Il s'agit ici d'autre chose. Certaines analyses de mythes sont si longues et minutieuses qu'il serait difficile de les conduire jusqu'à leur terme à moins qu'on ne dispose d'une écriture abrégée, sorte de sténographie aidant à définir sommairement un itinéraire dont l'intuition révèle les grandes lignes, mais qu'au risque de s'y perdre, on ne saurait parcourir sans l'avoir d'abord reconnu par morceaux (1964: 39). → V. *Opérations*; cfr. *anche* 1971b: 566-567 e 1955: 242-243.
2. - Les difficultés auxquelles se heurte le traitement logico-mathématique [des mythes], dont on perçoit pourtant qu'il est souhaitable et possible. tiennent d'abord à l'embarras où l'on se trouve pour définir sans équivoque les unités constitutives du mythe soit comme termes, soit comme relations; car selon les variantes considérées et à différentes étapes de l'analyse, chaque terme peut apparaître comme une relation, et chaque relation comme un terme. En second lieu, ces relations illustrent des types de symétrie différents les uns des autres, trop nombreux pour les décrire dans le vocabulaire limité de la contrariété, de la contradiction et de leurs inverses. Cette

seconde difficulté est encore accrue du fait que les éléments, définis comme tels pour les besoins de l'analyse, sont le plus souvent des ensembles déjà complexes et qu'on renonce à débrouiller davantage par manque de procédures appropriées. L'analyse mythique manie ainsi, sans toujours s'en rendre compte, moins des termes et des relations simples que des paquets de termes ou des paquets de relations, qu'elle classe et définit de manière inévitablement grossière et maladroite (1971b: 567-568).

GROSSE UNITE CONSTITUTIVE → *V. Mytheme; Mythe et rite 3.*

HISTOIRE ET ANALYSE STRUCTURALE

1. - L'analyse structurale supplée aux incertitudes des reconstructions historiques (1968: 169).
2. - En affirmant ses prétentions aussi résolument qu'elle l'a fait dans ce livre, l'analyse structurale ne récuse donc pas l'histoire. Bien au contraire elle lui concède une place de premier plan: celle qui revient de droit à la contingence irréductible sans laquelle on ne pourrait même pas concevoir la nécessité. Car, pour autant qu'en deçà de la diversité apparente des sociétés humaines l'analyse structurale prétend remonter à des propriétés fondamentales et communes, elle renonce à expliquer, non certes les différences particulières dont elle sait rendre compte en spécifiant dans chaque contexte ethnographique les lois d'invariance qui président à leur engendrement, mais que ces différences virtuellement données au titre de compossibles ne soient pas toutes avérées par l'expérience et que certaines, seulement, soient devenues actuelles. Pour être viable, une recherche tout entière tendue vers les structures commence par s'incliner devant la puissance et l'inanité de l'événement (1966: 408).
3. - La méthode [structurale] n'a pas toujours besoin d'invoquer l'histoire, mais elle ne lui tourne pas le dos pour autant. Car, faisant apparaître entre les mythes des liaisons insoupçonnées, et classant les variantes dans un ordre qui suggère au moins la direction obligée de certains passages, elle pose des problèmes à l'histoire, qui incitent celle-ci à considérer des hypothèses auxquelles elle n'aurait peut-être pas songé, et lui apporte donc une aide plus féconde que si l'on s'était borné à enregistrer platement ses résultats (1971b: 33).

→ *v. Analyse, niveau général; Corpus 2; Datation relative entre mythes; Mythe et réalité ethnographique; Système. Cfr. ancora: 1964: 17 e 229 n. 1; 1966: 295 e 386; 1971b: 204.*

HOMOLOGIE → *V. Opérations.*

INFRASTRUCTURE → *V. Mythe et conte 3; Mythe et réalité ethnographique; Signifiant; Système.*

INVERSION → *V. Opérations.*

ISOMORPHISME → *V. Opérations.*

LANGUE ET PAROLE

1. En distinguant entre la *langue* et la *parole*, Saussure a montré que le langage offrait deux aspects

complémentaires: l'un structural, l'autre statistique; la langue appartient au domaine d'un temps réversible, et la parole, à celui d'un temps irréversible. S'il est déjà possible d'isoler ces deux niveaux dans le langage, rien n'exclut que nous puissions en définir un troisième.

On vient de distinguer la *langue* et la *parole* au moyen des systèmes temporels auxquels elles se réfèrent l'une et l'autre. Or, le mythe se définit aussi par un système temporel, qui combine les propriétés des deux autres. Un mythe se rapporte toujours à des événements passés: « avant la création du monde », ou « pendant les premiers âges », en tout cas, « il y a longtemps ». Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que ces événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur...

Cette double structure, à la fois *historique* et *anhistorique*, explique que le mythe puisse simultanément relever du domaine de la *parole* (et être analysé en tant que tel) et de celui de la *langue* (dans laquelle il est formulé) tout en offrant, à un troisième niveau, le même caractère d'objet absolu. Ce troisième niveau possède aussi une nature linguistique, mais il est pourtant distinct des deux autres (1955: 230-231).

→ V. *Mythème*

LEXIQUE → V. *Opposition*, 6.

LOGIQUE → V. *Formules logico-mathématiques; Matière mythique* 2, 3.

MATHEMATIQUES → V. *Formules logico-mathématiques; Transformation*, nota 1.

MATIERE MYTHIQUE

1. - En prélevant sa matière dans la nature, la pensée mythique procède comme le langage, qui choisit les phonèmes parmi les sons naturels dont le babillage lui fournit une gamme pratiquement illimitée. Car, pas plus que le langage, elle ne pourrait indistinctement admettre dans leur profusion ces matériaux empiriques, les utiliser tous et les placer au même rang. Ici encore, on s'inclinera devant le fait que la matière est l'instrument, non l'objet de la signification. Pour qu'elle se prête à ce rôle, il faut d'abord l'appauvrir: ne retenant d'elle qu'un petit nombre d'éléments propres à exprimer des contrastes, et à former des paires d'oppositions (1964: 346-347).
2. - La pluralité des niveaux [sémantiques] apparaît ... comme le prix, payé par la pensée mythique, pour passer du continu au discret. Il lui faut simplifier et ordonner la diversité empirique, selon le principe qu'aucun facteur de diversité ne saurait être admis à travailler à son compte dans l'entreprise collective de signification, mais seulement en qualité de remplaçant, habituel ou occasionnel, des autres éléments classés dans le même paquet. La pensée mythique n'accepte la nature qu'à condition de pouvoir la répéter. Du même coup, elle s'astreint à n'en retenir que ces propriétés formelles grâce auxquelles la nature peut se signifier elle-même et qui, par conséquent, ont vocation de métaphore. C'est pourquoi il est vain de chercher à isoler dans les mythes des niveaux sémantiques privilégiés: ou bien les mythes ainsi traités se réduiront à des platitudes, ou bien le niveau qu'on aura cru affranchir se dérobera, pour reprendre automatiquement sa place dans un système comportant toujours plusieurs niveaux (1964: 347).

3. - Les écarts différentiels exploités par les mythes ne consistent pas tant dans les choses mêmes que dans un corps de propriétés communes, exprimables en termes géométriques et transformables les unes dans les autres au moyen d'opérations qui sont déjà une algèbre (1966: 407).

4. - La matière mythique laisse progressivement fuir ses principes internes d'organisation. Son contenu structural se dissipe. Au lieu des transformations vigoureuses du début, on n'observe plus à la fin que des transformations exténuées...; la structure se dégrade en sérialité. Cette dégradation commence quand des structures d'opposition font place à des structures de reduplication: épisodes successifs, mais tous fondus dans le même moule. Et elle s'achève au moment où la reduplication elle-même tient lieu de structure. Forme d'une forme, elle recueille le dernier murmure de la structure expirante (1968: 105).

→ *V. Analyse, niveau général 3; v. Datation relative entre mythes; Mythe et rite 3; Transformation 4; Mythe et roman feuilleton.*

MATRICE → *V. Structure.*

MEDIATEUR → *V. Mythe 4; Relation canonique.*

MESSAGE

1.- Convenons d'appeler ... *message* le contenu d'un mythe particulier (1964: 205).

→ *v. Transformation 4.*

METAPHORE

1.- Grâce aux mythes, on découvre que la métaphore repose sur l'intuition de rapports logiques entre un domaine et d'autres domaines, dans l'ensemble desquels elle réintègre seulement le premier, nonobstant la pensée réflexive qui s'acharne à les séparer. Loin de s'ajouter au langage à la façon d'un embellissement, chaque métaphore le purifie et le ramène à sa nature première, en effaçant, pour un instant, une des innombrables synecdoques de quoi le discours est fait. Si donc les mythes et les rites manifestent une prédilection pour l'hyperbole, il ne s'agit pas là d'un artifice rhétorique. L'emphase leur est naturelle, elle exprime directement leurs propriétés, c'est l'ombre visible d'une structure logique qui reste cachée (1964: 345).

→ *v. Matière mythique 2.*

METHODE DEDUCTIVE

1. - Si l'analyse structurale des mythes prépare l'avènement d'une anthropologie scientifique, il faut que comme toute science, celle-ci permette de monter des expériences pour contrôler ses hypothèses et déduire, à partir des principes qui la guident, des propriétés encore inconnues du réel; autrement dit, de prévoir ce qui, dans des conditions expérimentales données, doit nécessairement se passer[3] (1971b: 133-134).

→ *V. Déduction empirique et transcendantale.*

METHODE HISTORIQUE

1. - L'école finlandaise ... d'esprit positiviste et empirique s'applique à recenser toutes les leçons connues d'un récit transmis par la tradition orale. Elle découpe ensuite ce récit en motifs ou épisodes, les plus courts qu'on puisse reconnaître et isoler soit parce qu'ils reviennent sous la même forme dans plusieurs versions, soit au contraire parce qu'ils surgissent à l'improviste dans une version entre des motifs déjà notés. On calcule la fréquence de ces motifs et on dose en conséquence les symboles conventionnels qui servent à dresser la carte de distribution. En comparant les valeurs numériques et leur répartition dans l'espace, on s'efforce de dégager des types qui se distinguent par leur ancienneté relative, et de déterminer leur centre de diffusion. C'est donc une sorte d'histoire naturelle du conte qu'on veut restituer, montrant où il est né, à quelle époque et sous quelle forme, puis en classant les variantes par leur lieu et leur ordre d'apparition...

A aucun moment, la méthode historique ne se demande en quoi consiste un fait de folklore. Ou plus exactement, elle reconnaît comme fait tout élément que l'appréciation subjective de l'observateur lui désigne pour tel en se fondant sur le contenu apparent du récit. Jamais ou presque, on ne tente une réduction d'où résulterait que deux ou plusieurs motifs, séparés sur un plan superficiel, sont en rapport de transformation, de sorte que le caractère de fait scientifique n'appartient pas à chaque motif ou à tels d'entre eux, mais au schème qui les engendre bien qu'il reste lui-même à l'état latent. On se contente d'inventorier des termes sans les mettre en relation.

Mais c'est que la méthode historique considère seulement l'absence, et la présence et la distribution géographique d'éléments qui, pour elle, restent dénués de signification (1968: 186-187). Cfr anche 1968: 215-216.

2. - Contrairement à la méthode historique, nous n'acceptons pas que les mythes puissent contenir des motifs gratuits et privés de signification, surtout quand le même détail ressort au premier plan de nombreuses versions (1968: 326).

MODELE → V. Structure

(Analogique-binaire: → V. 1966: 74 n. 1)

MOTIF → V. Méthode historique.

MYTHE

1. - Le mythe reste mythe aussi longtemps qu'il est perçu comme tel (1955, 240).

2. - Les mythes ne disent rien qui nous instruisent sur l'ordre du monde, la nature du réel, l'origine de l'homme ou sa destinée. On ne peut espérer d'eux aucune complaisance métaphysique; ils ne viendront pas à la rescousse d'idéologies exténuées. En revanche, les mythes nous apprennent beaucoup sur les sociétés dont ils proviennent, ils aident à exposer les ressorts intimes de leur fonctionnement, éclairent la raison d'être de croyances, de coutumes et d'institutions dont l'agencement paraissait incompréhensible de prime abord; enfin et surtout, ils permettent de dégager certains modes d'opération de l'esprit humain, si constants au cours des siècles et si généralement répandus sur d'immenses espaces, qu'on peut les tenir pour fondamentaux et chercher à les retrouver dans d'autres sociétés et dans d'autres domaines de la vie mentale où

on ne soupçonnait pas qu'ils intervinssent, et dont, à son tour, la nature se trouvera éclairée (1971b: 571).

3. - La substance du mythe ne se trouve ni dans le style, ni dans le mode de narration, ni dans la syntaxe, mais dans *l'histoire* qui y est racontée (1955, 232).
4. - La pensée mythique procède de la prise de conscience de certaines oppositions et tend à leur médiation progressive. Posons donc que deux termes, entre lesquels le passage semble impossible, son d'abord remplacés par deux termes équivalents qui en admettent un autre comme intermédiaire. Après quoi, un des termes polaires et le terme intermédiaire sont, à leur tour, remplacés par une nouvelle triade, et ainsi de suite...

On obtient ainsi des médiateurs au premier, au deuxième et au troisième degré, etc., chaque terme donnant naissance au suivant par opposition et corrélation (1955, 248-249).

5. - S'il est vrai que l'objet du mythe est de fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction (tâche irréalisable, quand la contradiction est réelle) un nombre théoriquement infini de feuillets seront engendrés, chacun légèrement différent de celui qui précède. Le mythe se développera comme en spirale, jusqu'à ce que l'impulsion intellectuelle qui lui a donné naissance soit épuisée. La *croissance* du mythe est donc continue, par opposition avec sa *structure* qui reste discontinue (1955, 254).
6. - [Les mythes] constituent ... des réponses temporaires et locales aux problèmes que posent les ajustements réalisables et les contradictions impossibles à surmonter, et qu'ils s'emploient alors à légitimer ou à voiler (1971b : 562).
7. - On peut dire des récits mythiques la même chose que des règles de parenté. Ni celles-ci ni ceux-là ne se bornent à *être*; ils *servent* à quelque chose, qui consiste à résoudre des problèmes sociologiques dans un cas, socio-logiques dans l'autre (1968: 187).
8. - Les mythes ne sont pas comparables à des choses dont on reconnaîtrait l'identité quand on les rencontre à l'état isolé ou combinées les unes avec les autres. Et nulle part un assortiment de pièces n'existe, qui, diversement choisies et disposées en manière de mosaïque, seraient cause que se créent de nouveaux mythes à la naissance desquels l'arbitraire présiderait toujours. Nous postulons que tout mythe, du seul fait qu'il existe, énonce un discours cohérent. Les éléments qu'il met en œuvre n'ont pas de valeur autonome, ils acquièrent leur fonction signifiante au sein des combinaisons où ils sont appelés à figurer, et ils ne la conservent que par rapport à ces combinaisons. Dès lors, un mythe peut être homogène au point de vue sémantique, même quand les parties qui le composent sont repérables ailleurs à l'état isolé. Leur association dans le discours mythique exclut l'arbitraire sans être pour autant obligée (1971b: 232).
9. - Si les mythes ont un sens, celui-ci ne peut tenir aux éléments isolés qui entrent dans leur composition, mais à la manière dont ces éléments se trouvent combinés (1955, 232).
10. - Un mythe ne tire pas son sens d'institutions contemporaines ou archaïques dont il serait le reflet, mais de la position qu'il occupe par rapport à d'autres mythes au sein d'un groupe de transformations (1964 : 59 n. 1).
11. - Les mythes et les rites n'assignent pas de valences sémantiques aux êtres et aux choses dans l'absolu, mais, la signification de chaque terme résulte de la position qu'il occupe dans des systèmes qui se transforment, parce qu'ils correspondent à autant de coupes synchroniques pratiquées dans un discours mythique en voie de déploiement (1968: 184).

1. - L'expérience ethnographique courante incite à penser que ... mythe et conte exploitent une substance commune, mais le font chacun à sa façon. Leur relation n'est pas celle d'antérieur à postérieur, de primitif à dérivé. C'est plutôt une relation de complémentarité. Les contes sont des mythes en miniature, où les mêmes oppositions sont transposées à petite échelle, et c'est cela d'abord qui les rend difficiles à étudier (1960 : 156¹⁹⁷³).
2. - Conte et mythe ... sont les deux pôles d'un domaine qui comprend toutes sortes de formes intermédiaires, et que l'analyse morphologique doit considérer au même titre, sous peine de laisser échapper des éléments qui appartiennent comme les autres à un seul et même système de transformation (1960 : 156-157¹⁹⁷³).
3. - En premier lieu, les contes sont construits sur des oppositions plus faibles que celles qu'on trouve dans les mythes: non pas cosmologiques, métaphysiques ou naturelles, comme dans ces derniers, mais plus fréquemment locales, sociales, ou morales. En second lieu, et précisément parce que le conte consiste en une transposition affaiblie de thèmes dont la réalisation amplifiée est le propre du mythe, le premier est moins strictement assujéti que le second sous le triple rapport de la cohérence logique, de l'orthodoxie religieuse et de la pression collective (1960 : 154¹⁹⁷³).

→ V. Mythe et langage

MYTHE ET LANGAGE

1.- Modes du langage, les mythes et les contes en font un usage « hyper-structural »: ils forment, pourrait-on dire, un « métalangage » où la structure est opérante à tous les niveaux. A cette propriété, d'ailleurs, ils doivent d'être immédiatement perçus comme contes ou mythes, et non comme récits historiques ou romanesques. Sans doute font-ils, en tant qu'ils sont discours, usage de règles grammaticales et de mots du vocabulaire. Mais une autre dimension s'ajoute à l'habituelle, parce que règles et mots y servent à construire des images et des actions qui sont, à la fois, des signifiants « normaux » par rapport aux signifiés du discours, et des éléments de signification par rapport à un système significatif supplémentaire qui se situe sur un autre plan...

Le langage et le métalangage, dont l'union fait les contes et les mythes, peuvent posséder certains niveaux en commun; ces niveaux y sont cependant décalés. Tout en restant des termes du discours, les mots du mythe y fonctionnent comme des paquets d'éléments différentiels. Du point de vue de la classification, ces mythèmes se situent, non pas sur le plan du vocabulaire, mais sur celui des phonèmes; avec cette différence qu'ils n'opèrent pas sur le même *continuum* (ressources de l'expérience sensible, dans un cas, de l'appareil phonateur, dans l'autre); avec cette ressemblance, aussi, que le *continuum* est décomposé et recomposé selon des règles binaires ou ternaires d'opposition et de corrélation...

Selon la définition classique, les phonèmes sont des éléments privés de signification, mais qui servent, par leur présence ou leur absence, à différencier des termes - les mots - qui possèdent eux mêmes un sens. Si ces mots paraissent arbitraires quant à leur forme sonore, ce n'est pas seulement qu'ils sont le produit largement aléatoire (peut-être, d'ailleurs, moins qu'on ne croit) des combinaisons possibles entre les phonèmes, que chaque langue autorise en nombre très élevé. La contingence des formes verbales vient surtout de ce que leurs unités constitutives - les phonèmes - sont elles-mêmes indéterminées sous le rapport de la signification: rien ne prédestine certaines combinaisons sonores à véhiculer tel ou tel sens...

Il en est tout autrement des myèmes, puisque ceux-ci résultent d'un jeu d'oppositions binaires ou ternaires (ce qui les rend comparables aux phonèmes), mais entre des éléments qui sont déjà chargés de signification sur le plan du langage ... et qui sont exprimables par des mots du vocabulaire. Empruntant un néologisme à la technique du bâtiment, on pourrait dire qu'à la différence des mots, les myèmes sont «précontraints». Certes, ce sont encore des mots, mais à double sens: des *mots de mots*, qui fonctionnent simultanément sur deux plans, celui du langage où ils continuent de signifier chacun pour soi, et celui du métalangage où ils interviennent comme éléments d'une super-signification, qui ne peut naître que de leur union (1960: 169-171¹⁹⁷³). → V. Matière mythique.

2. - Le mythe relève de l'ordre du langage, il en fait partie intégrante; néanmoins, le langage, tel qu'il est utilisé dans le mythe, manifeste des propriétés spécifiques. Ces propriétés ne peuvent être cherchées qu'*au-dessus* du niveau habituel de l'expression linguistique; autrement dit, elles sont de nature plus complexe que celles qu'on rencontre dans une expression linguistique de type quelconque (1955: 232).
3. - Le mythe fait partie intégrante de la langue; c'est par la parole qu'on le connaît, il relève du discours (1955: 230).
4. - Le mythe est langage; mais un langage qui travaille à un niveau très élevé, et où le sens parvient, si l'on peut dire, à *décoller* du fondement linguistique sur lequel il a commencé par rouler (1955: 232).
5. - La fonction signifiante du mythe s'exerce non pas à l'intérieur de la langue, mais au dessus (1958 : 232 [V. sopra, Mythe et langage 2]: le langage contingent de chaque narrateur est toujours assez bon pour transmettre un système de significations élaborées par des procédés métalinguistiques et dont la valeur opérationnelle se maintient approximativement d'une langue à l'autre (1971b: 580).
- 6.- On pourrait définir le mythe comme ce mode du discours où la valeur de la formule *traduttore-traditore* tend pratiquement à zéro. A cet égard, la place du mythe, sur l'échelle des modes d'expression linguistique, est à l'opposé de la poésie, quoi qu'on ait pu dire pour les rapprocher (1955 :232).

MYTHE ET REALITE ETHNOGRAPHIQUE

1. - [L'analyse mythique a le droit d'avoir recours à] toute manifestation de l'activité mentale ou sociale des populations étudiées, dont il apparaîtra en cours d'analyse qu'elle permet de compléter le mythe ou de l'éclairer, quand même elle n'en constitue pas, au sens que les musiciens donnent à ce terme, un accompagnement « obligé » (1964: 12).
2. - La syntaxe mythique n'est jamais entièrement libre dans la seule limite de ses règles. Elle subit aussi les contraintes de l'infrastructure géographique et technologique. Parmi toutes les opérations théoriquement possibles quand on les envisage du seul point de vue formel, certaines sont éliminées sans appel, et ce trous - creusés comme à l'emporte-pièce dans un tableau qui, sans cela, eût été régulier - y tracent en négatif les contours d'une structure dans une structure, et qu'il faut intégrer à l'autre pour obtenir le système réel des opérations (1964 : 251).
3. - On ferait ... preuve de naïveté, si l'on imaginait qu'il existe toujours et partout une corrélation simple entre représentations mythiques et structures sociales, s'exprimant au moyen des mêmes

oppositions...

En raisonnant de la sorte, on négligerait d'abord un fait: selon les groupes, le nombre des oppositions mises en œuvre par la pensée mythique n'est pas constant...

Souvent aussi, on ne tient pas suffisamment compte que le système mythologique possède une autonomie relative par rapport aux autres manifestations de la vie et de la pensée du groupe [social]. Toutes sont jusqu'à un certain point solidaires, mais cette solidarité ne résulte pas dans des rapports rigides, imposant des ajustements automatiques entre les niveaux. Il s'agit plutôt de contraintes à long terme, dans les limites desquelles le système mythologique peut, en quelque sorte, dialoguer avec lui-même et s'approfondir dialectiquement: c'est-à-dire commenter toujours, mais parfois sous forme de plaidoyer ou de dénégation, ses modalités plus directes d'insertion dans le réel. Ainsi, il sera bien rare qu'un système mythologique, s'il possède quelque ressource, ne parvienne pas à épuiser tous les codages possibles d'un message unique, fût-ce au prix de l'inversion apparente de certains signes (1964 : 338).

4. - La relation du mythe avec le donné est certaine, mais pas sous forme d'une *re-présentation*. Elle est de nature dialectique, et les institutions décrites dans les mythes peuvent être inverses des institutions réelles...

Notre conception des rapports entre le mythe et la réalité restreint sans doute l'utilisation du premier comme source documentaire. Mais elle ouvre d'autres possibilités, puisqu'en renonçant à chercher dans le mythe un tableau toujours fidèle de la réalité ethnographique, nous gagnons un moyen d'accéder parfois aux catégories inconscientes (1958-59 : 208-209¹⁹⁷³).

5. - Un mythe peut parfaitement contredire la réalité ethnographique à laquelle il prétend se référer, et cette distorsion fait pourtant partie de sa structure (1964 : 53).
6. - Selon [l'école américaine] ... les mythes reflètent toujours une réalité ethnographique. [Mais elle ne tient pas]... compte des relations dialectiques qui prévalent entre les mythes et qui les conduisent souvent à violenter cette réalité (1971b: 95).
7. - Il faut regarder d'abord [vers l'infrastructure techno-économique] si l'on prétend rendre intelligibles des écarts différentiels entre les idéologies (1971b: 93).
8. - A peine ébranlé en un point, le système [socio-économique] cherche son équilibre en réagissant dans sa totalité, et il le retrouve par le moyen d'une mythologie qui peut être causalement liée à l'histoire en chacune de ses parties mais qui, prise dans son ensemble, résiste à son cours, et réajuste constamment sa propre grille pour qu'elle offre la moindre résistance au torrent des événements qui, l'expérience le prouve, est rarement assez fort pour la défoncer et l'emporter dans son flux (1971b: 545-546).

→ V. *Histoire et analyse structurale 2; Mythe 2, 5, 6; Mythe et conte 3; Signifiant.*

MYTHE ET RITE

1. - Rite et mythe sont en intime connexion (1964 : 296).
2. - Tandis que le mythe tourne résolument le dos au continu pour découper et désarticuler le monde au moyen de distinctions, de contrastes et d'oppositions, le rite suit un mouvement en sens inverse: parti des unités discrètes qui lui sont imposées par cette conceptualisation préalable du réel, il court après le continu et cherche à le rejoindre, bien que la rupture initiale opérée par la pensée mythique rende la tâche impossible à jamais (1971b: 607).
3. - Le rite ne renforce pas mais renverse la démarche de la pensée mythique qui, elle, scinde le

même continu en grosses unités distinctives entre lesquelles elle institue des écarts (1971b: 603).

4. - Les opérations de la sensibilité ont déjà un aspect intellectuel, et les données externes d'ordre géologique, botanique, zoologique, etc. ne sont jamais intuitivement appréhendées en elles-mêmes, mais sous forme d'un *texte*, élaboré par l'action conjointe des organes des sens et de l'entendement. Or, cette élaboration se produit simultanément dans deux directions divergentes: par décomposition progressive du syntagme et par généralisation croissante du paradigme. L'une correspond à un axe qu'on pourrait appeler métonymique, elle substitue à chaque totalité relative les parties qu'elle y discerne, et traite à tour de rôle chacune de ces parties comme des totalités relatives de rang subordonné sur lesquelles s'exerce le même travail de décomposition. Ainsi, derrière chaque couple d'opposition primaire apparaissent des couples secondaires, puis derrière ceux-ci tertiaires, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'analyse rencontre ces oppositions infinitésimales à quoi le discours du rituel se complaît. L'autre axe, qui est proprement celui du mythe, relève plutôt du genre métaphorique; il subsume les individualités sous le paradigme, élargit et appauvrit en même temps les données concrètes en leur imposant de franchir l'un après l'autre les seuils discontinus qui séparent l'ordre empirique de l'ordre symbolique, puis de l'ordre imaginaire, enfin du schématisme.

Le recours constant du rituel à des moyens d'expression non verbaux, tels que gestes et symboles matériels, correspond à un effort de plus en plus difficile, à mesure que la pensée progresse sur ces axes perpendiculaires et s'éloigne donc de leur commune origine, pour maintenir entre eux des liaisons diagonales. Presque partout, les mythes fondateurs des rituels traduisent ce besoin de retenir, de rattraper et de réunir ces impulsions divergentes (1971b: 607).

MYTHE ET ROMAN FEUILLETON

- 1.- N'ayant plus rien à dire ou si peu, le mythe ne dure qu'à condition de se répéter.

Mais en même temps il s'étire, et cela pour deux raisons. D'abord, rien n'interdit que des épisodes que n'enchaîne aucune logique interne accueillent dans leurs rangs d'autres épisodes du même type, en nombre théoriquement illimité. Le mythe s'agrège ainsi des éléments provenant d'autres mythes, et qui s'en détachent d'autant plus aisément qu'ils faisaient eux-mêmes partie d'ensembles paradigmatiques très riches et dont la complexité masquait souvent la cohérence. Ensuite et surtout, le besoin de meubler des périodes [temporelles] de plus en plus courtes oblige à allonger, si l'on peut dire, le mythe par le dedans. Chaque période requiert pour elle seule une petite histoire, dont le contraste amenuisé avec d'autres histoires du même type engendre tout de même un écart différentiel qui permet de la signifier.

Dès lors, on comprend pourquoi ces récits exotiques rappellent avec tant d'insistance le roman-feuilleton. Car, dans ce cas aussi, il s'agit d'un genre littéraire qui tire sa substance dégradée de modèles, et dont la pauvreté s'accroît à mesure qu'il s'éloigne des œuvres originales. Là comme ici, la création procède d'imitations dénaturant progressivement leur source. Mais il y a plus: la construction analogue du mythe à tiroirs et du roman-feuilleton résulte de leur asservissement respectif à des formes très courtes de périodicité. La différence est que, dans un cas, cette périodicité courte provient de la nature du signifié et que, dans l'autre cas, elle s'impose du dehors, comme exigence pratique du signifiant: la lune visible, par son mouvement apparent, et la presse écrite, par son tirage, obéissent à une périodicité quotidienne, et les mêmes contraintes formelles s'appliquent, pour un récit quelconque, au besoin de signifier l'une ou de se faire signifier par l'autre.

Cependant, on aurait tort d'oublier que si le mythe à tiroirs et le roman-feuilleton se croisent,

ils accomplissent en sens inverse leur trajet. État dernier de la dégradation du genre romanesque, le feuilleton rejoint les formes les plus basses du mythe, qui sont elles-mêmes une première ébauche de la création romanesque dans sa prime fraîcheur et son originalité. Cherchant à « bien finir », le roman-feuilleton trouve dans la récompense des bons et le châtement des méchants un vague équivalent de la structure close du mythe, transposée sur le plan caricatural d'un ordre moral par lequel une société qui se livre à l'histoire croit pouvoir remplacer l'ordre logico-naturel qu'elle a abandonné, à moins qu'elle-même n'ait été abandonnée par lui (1968: 105-106).

→ V. *Démantèlement du mythe; Matière mythique*, 4.

MYTHEME

1. - [Comme « grosse unité constitutive »]

Comme tout être linguistique, le mythe est formé d'unités constitutives; ces unités constitutives impliquent la présence de celles qui interviennent normalement dans la structure de la langue, à savoir les phonèmes, les morphèmes et les sémantèmes. Mais elles sont, par rapport à ces derniers, comme ils sont eux-mêmes par rapport aux morphèmes, et ceux-ci par rapport aux phonèmes. Chaque forme diffère de celle qui précède par un plus haut degré de complexité. Pour cette raison, nous appellerons les éléments qui relèvent en propre du mythe (et qui sont les plus complexes de tous): grosses unités constitutives.

2. - [Comme « relation »]

Comment procédera-t-on pour reconnaître et isoler ces grosses unités constitutives ou mythèmes?

Nous savons qu'elles ne sont assimilables ni aux phonèmes, ni aux morphèmes, ni aux sémantèmes, mais se situent à un niveau plus élevé: sinon le mythe serait indistinct de n'importe quelle forme du discours. Il faudra donc les chercher au niveau de la phrase. Au stade préliminaire de la recherche, on procédera par approximations, par essais et par erreurs, en se guidant sur les principes qui servent de base à l'analyse structurale sous toutes ses formes: économie d'explication; unité de solution; possibilité de restituer l'ensemble à partir d'un fragment, et de prévoir des développements ultérieurs depuis les données actuelles.

Nous avons, jusqu'à présent, utilisé la technique suivante: chaque mythe est analysé indépendamment, en cherchant à traduire la succession des événements au moyen des phrases les plus courtes possibles. Chaque phrase est inscrite sur une fiche qui porte un numéro correspondant à sa place dans le récit. On s'aperçoit alors que chaque carte consiste dans l'assignation d'un prédicat à un sujet. Autrement dit chaque grosse unité constitutive a la nature d'une *relation*.

3. [Comme « paquet de relations »]

La définition qui précède n'est pas encore satisfaisante, et cela pour deux raisons. En premier lieu, les linguistes structuralistes savent bien que toutes les unités constitutives, à quelque niveau qu'on les isole, consistent en relations. Quelle est donc la différence entre les *grosses* unités et les autres? En second lieu, la méthode qu'on vient d'exposer se situe toujours au sein d'un temps non-réversible, puisque les cartes sont numérotées dans l'ordre du récit. Le caractère spécifique que nous avons reconnu au temps mythique - sa double nature à la fois réversible et irréversible, synchronique et diachronique - reste donc inexpliqué.

Ces remarques conduisent à une nouvelle hypothèse, qui noi; met au cœur du problème. Nous posons, en effet, que les véritables unités constitutives du mythe ne sont pas les relations isolées, mais de *paquets de relations*, et que c'est seulement sous forme de combinaisons de tels paquets que les unités constitutives acquièrent une fonction signifiante. Des relations qui proviennent du même paquet peuvent apparaître à intervalles éloignés, quand on se place à un point de vue diachronique, mais, si nous parvenons à les rétablir dans leur groupement « naturel », nous réussissons du même coup à organiser le mythe en fonction d'un système de référence temporel d'un nouveau type et qui satisfait aux exigences de l'hypothèse de départ. Ce système est en effet à deux dimensions: à la fois diachronique et synchronique, et réunissant ainsi les propriétés caractéristiques de la « langue » et celles de la « parole » (1955, 232-234).

→ *V. Formules logico-mathématiques 2; Langue et parole; Matière mythique 1; Mythe et langage ; Zoème 1.*

MYTHOLOGIE EXPLICITE ET IMPLICITE

La mythologie peut apparaître sous deux modalités bien distinctes. Tantôt elle est explicite et consiste en récits dont l'importance et l'organisation interne font des œuvres de plein droit. Tantôt, au contraire, les représentations mythiques n'existent qu'à l'état de notes, d'esquisses ou de fragments; au lieu qu'un fil conducteur les rassemble, chacune reste liée à telle ou telle phase du rituel; elle en fournit la glose, et c'est seulement à l'occasion d'actes rituels que ces représentations mythiques se trouveront évoquées.

Mais, de même qu'en dépit de leur conception différente, un roman et un recueil d'essais appartiennent tous deux au genre littéraire, la mythologie explicite et la mythologie implicite constituent deux modes distincts d'une réalité identique: dans les deux cas, en effet, on a affaire à des systèmes de représentations (1971b: 598).

OPERATEURS BINAIRES

1.- Les opérateurs binaires sont ceux qui, sans attendre que la déduction transcendantale intervienne et se mette à la besogne, se révèlent déjà comme algorithmes à la déduction empirique. Ils constituent ainsi les pièces élémentaires de cette vaste machine combinatoire qu'est tout système mythique (1971b: 501).

OPERATIONS [4]

1.- Mieux que personne, nous avons conscience des acceptions très lâches que nous donnons à des termes tels que symétrie, inversion, équivalence, homologie, isomorphisme. Nous les utilisons pour désigner de gros paquets de relations dont nous percevons confusément qu'elles ont quelque chose en commun. Mais, si l'analyse structurale des mythes a un avenir devant elle, la manière dont, à ses débuts, elle a choisi et utilisé ses concepts devra faire l'objet d'une sévère critique. Il faudra que chaque terme soit à nouveau défini, et cantonné dans un usage particulier. Surtout, les catégories grossières que nous utilisons comme des outils de fortune devront être analysées en catégories plus fines et méthodiquement appliquées. Alors seulement, les mythes seront passibles d'une analyse logico-mathématique véritable, dont on nous pardonnera peut-être, eu égard à cette profession d'humilité, de nous être naïvement amusé à esquisser les contours (1964: 39).

→ *V. Formules logico-mathématiques; Réalité ethnographique 2; Transformation 3, 5.*

OPPOSITION

1. - Un appareillage d'oppositions, en quelque sorte monté d'avance dans l'entendement, fonctionne quand des expériences récurrentes, qui peuvent être d'origine biologique, technologique, économique, sociologique, etc., actionnent la commande, comme ces conduites innées qu'on prête aux animaux et dont les phases se déroulent automatiquement dès qu'une conjoncture appropriée les déclenche. Pareillement sollicitée par de telles conjonctures empiriques, la machinerie conceptuelle se met en marche; de chaque situation concrète, si complexe soit-elle, elle extrait inlassablement du sens, et fait d'elle un objet de pensée en la pliant aux impératifs d'une organisation formelle. De même, c'est en appliquant systématiquement des règles d'opposition que les mythes naissent, surgissent, se transforment en d'autres mythes qui se transforment à leur tour; et ainsi de suite, jusqu'à ce que des seuils culturels ou linguistiques trop ardues à franchir, ou l'inertie propre à la machinerie mythique elle-même, ne délivrent plus que des formes affaissées et rendues méconnaissables, parce que les caractères propres du mythe s'y estompent au profit d'autres modes d'élaboration du réel qui peuvent, selon les cas, relever du roman, de la légende, ou de la fable conçue à des fins morales ou politiques...

Le problème de la genèse du mythe se confond donc avec celui de la pensée elle-même, dont l'expérience constitutive n'est pas celle d'une opposition entre le moi et l'autre, mais de l'autre appréhendé comme opposition (1971b: 539).

2. - Souvent dans les mythes, d'un point de vue logique sinon historique, le rapport d'opposition est antérieur aux choses opposées (1971b: 313).
3. - Quand un mythe prend un soin extrême pour monter en épingle un détail en apparence gratuit, c'est qu'il cherche ainsi le moyen de s'opposer à un autre mythe, repérable ailleurs et d'habitude pas très loin, qui a des raisons précises pour dire le contraire sur le même sujet (1971b: 517).
4. - Les oppositions [d'un système mythique]. se distribuent. sur les nœuds d'un réseau dont on peut discerner la texture... En fin de compte, les différences qu'on relève entre les mythes tiennent aux niveaux où il prélèvent les oppositions mises en œuvre, et à la manière originale dont chacun replie le réseau sur lui-même, dans le sens horizontal, vertical ou en diagonale, pour faire coïncider telles ou telles paires et rendre manifeste, dans une certaine perspective, l'homologie qui prévaut entre plusieurs oppositions (1968: 153).
5. - Au lieu d'une opposition simple entre des termes, nous ... [pouvons être] confronté à une autre, plus complexe, qui affecte deux modes par lesquels la première opposition peut s'exprimer... [Certains mythes] se ne contentent pas d'opposer des termes. Ils opposent des manières différentes selon lesquelles ces termes peuvent s'opposer entre eux. Ils opposent donc des formes d'opposition, et illustrent ainsi le passage d'une logique du jugement à une véritable logique des propositions (1968: 156).
6. - Seule la forme de l'opposition demeure, mais chaque culture l'exprime avec des moyens lexicaux différents (1966: 130).

→ *V. Analyse comparative 1; Analyse philologique 1; Mythe 5; Mythe et réalité ethnographique 3; Mythe et rite 4; Transformation 5.*

ORDRE DE DERIVATION DES MYTHES: *v. Datation relative entre mythes.*

ORIGINE DU MYTHE

1. Tout mythe doit, en dernier ressort, prendre son origine dans une création individuelle. Cela est vrai sans doute, mais, pour passer à l'état de mythe, il faut précisément qu'une création ne reste pas individuelle et perde, au cours de cette promotion, l'essentiel des facteurs dus à la probabilité qui la compénétraient au départ et qu'on pouvait attribuer au tempérament, au talent, à l'imagination et aux expériences personnelles de son auteur. La transmission des mythes étant orale et leur tradition collective, les niveaux probabilistes qu'ils incluaient ne cesseront pas de s'éroder, en raison de leur moindre résistance à l'usure sociale que celle des niveaux organisés de façon plus rigide, parce que répondant à des besoins partagés. On accordera donc sans peine que la différence entre créations individuelles et mythes reconnus pour tels par une communauté n'est pas de nature, mais de degré...

Admettons donc que toute création littéraire, orale ou écrite, ne puisse être au départ qu'individuelle. Pour autant qu'elle sera aussitôt livrée à la tradition orale comme cela se produit chez les peuples sans écriture, seuls les niveaux structurés qui reposent sur des fondations communes resteront stables, tandis que les niveaux probabilistes manifesteront une extrême variabilité, elle-même fonction de la personnalité des narrateurs successifs. Cependant, au cours du procès de la transmission orale, ces niveaux probabilistes se heurteront les uns aux autres. Ils s'useront aussi les uns contre les autres, dégageant progressivement de la masse du discours ce qu'on pourrait appeler ses parties cristallines. Les œuvres individuelles sont toutes des mythes en puissance, mais c'est leur adoption sur le mode collectif qui actualise, le cas échéant, leur « mythisme » (1971b: 560).

→ *V. Opposition 1.*

PARADIGME → *V. Rapports syntagmatiques et paradigmatiques.*

PERTINENCE

2. - Une séquence où l'ancienne mythographie n'aurait vu que redondance sémantique et artifice rhétorique doit être, comme tout le mythe, prise complètement *au sérieux* (1966: 65).
3. - Une règle absolue de l'analyse structurale: un mythe ne se discute pas il doit toujours être reçu *tel quel* [5] (1966: 101-102).
4. - Le texte du mythe apporte de grandes lumières à condition, comme toujours, de le lire scrupuleusement et de tenir chaque détail pour pertinent (1966: 193).

→ *V. Méthode historique 3.*

PHONEME: → *V. Mythe et langage.*

RAPPORTS SYNTAGMATIQUES ET PARADIGMATIQUES

1. - L'analyse structurale explore [la pluridimensionnalité du champ mythique] (en même temps qu'elle le constitue) par un mouvement en spirale. D'abord linéaire, une série enroulée sur elle-même se consolide en plan, lequel engendre à son tour un volume. Par conséquent, les premiers mythes étudiés se réduisent presque entièrement à une chaîne syntagmatique dont le message doit être déchiffré par référence à des ensembles paradigmatiques qu'à ce stade les mythes ne

fournissent pas encore, et qu'on doit rechercher en dehors du champ mythique, c'est-à-dire dans l'ethnographie. Mais plus tard, et à mesure que, par son action catalysante, l'étude rend manifeste la structure cristalline du champ et son volume, un double phénomène se produit. D'une part, les rapports paradigmatiques intérieurs au champ se multiplient beaucoup plus vite que les rapports externes qui atteignent même un plafond, dès lors que toutes les informations ethnographiques disponibles ont été rassemblées et exploitées, de sorte que le contexte de chaque mythe consiste de plus en plus dans d'autres mythes, et de moins en moins dans les coutumes, croyances et rites de la population particulière dont provient le mythe en question. D'autre part, la distinction, claire au début, entre une chaîne syntagmatique interne et un ensemble paradigmatique externe, tend à s'abolir théoriquement et pratiquement puisque une fois le champ mythique engendré, l'axe arbitraire choisi pour son exploration définira à la fois la série qui, pour les besoins de la cause, jouera le rôle de chaîne syntagmatique, et les relations transversales en chaque point de la série, qui fonctionneront comme des ensembles paradigmatiques. Selon la perspective adoptée par l'analyste, une série quelconque pourra donc servir de chaîne syntagmatique ou d'ensemble paradigmatique, et ce choix initial déterminera le caractère (syntagmatique ou paradigmatique) de toutes les autres séries (1966 : 305). [6]

2. - Considérée à l'état brut, toute chaîne syntagmatique doit être tenue pour privée de sens; soit qu'aucune signification n'apparaisse de prime abord, soit que l'on croie percevoir un sens, mais alors sans savoir si c'est le bon. Pour surmonter cette difficulté, il n'existe que deux procédés. L'un consiste à découper la chaîne syntagmatique en segments superposables, dont on démontrera qu'ils constituent autant de variations sur un même thème (1958 : 227-256; 1958-59). L'autre procédé, complémentaire du précédent, consiste à superposer une chaîne syntagmatique prise dans sa totalité, autrement dit un mythe entier, à d'autres mythes ou segments de mythes. Par conséquent, il s'agit chaque fois de remplacer une chaîne syntagmatique par un ensemble paradigmatique, la différence étant que, dans le premier cas, cet ensemble est extrait de la chaîne, et que, dans l'autre cas, c'est la chaîne qui s'y trouve incorporée. Mais, que l'ensemble soit confectionné avec des morceaux de la chaîne, ou que la chaîne elle-même y prenne place comme un morceau, le principe reste le même. Deux chaînes syntagmatiques ou fragments d'une même chaîne, qui, pris à part, n'offraient aucun sens certain, en acquièrent un du seul fait qu'ils s'opposent. Et puisque la signification émerge dès l'instant où l'on a constitué le couple, c'est qu'elle n'existait pas antérieurement, dissimulée mais présente à la façon d'un résidu inerte, dans chaque mythe ou fragment de mythe considéré isolément (1964: 313).

→ *V. Mythe et rite, 4.*

REALITE ETHNOGRAPHIQUE → *V. Mythe et réalité ethnographique*

REDONDANCE

1. - On s'est souvent demandé pourquoi les mythes, et plus généralement la littérature orale, font un si fréquent usage de la duplication, triplication ou quadruplication d'une même séquence. Si on accepte nos hypothèses, la réponse est facile. La répétition a une fonction propre, qui est de rendre manifeste la structure du mythe (1955, 254).
2. - La même population, ou des populations voisines par le territoire, la langue ou la culture, élaborent parfois des mythes qui s'attaquent systématiquement à tel ou tel problème en envisageant, variante après variante, plusieurs manières concevables de le résoudre. Par exemple, le problème de la médiation, depuis le messie jusqu'au couple manichéen en passant

par l'androgynie, le décepteur, et les dioscures.

Dira-t-on que, dans ces conditions, il n'y a plus d'étude structurale possible? Car, si les mythes d'une société autorisent toutes les combinaisons, leur ensemble devient un langage dépourvu de redondance.

Mais... [il y] a trois règles de méthode permettant de retrouver l'indispensable redondance sans laquelle il n'existe ni grammaire, ni syntaxe...

En premier lieu, ces versions si différentes... ne se situent pas toutes au même niveau de la pensée mythique. On doit les classer, dans un ordre lui-même variable selon les cas qui se présentent, mais qui constitue une propriété «naturelle» de chaque société...

En second lieu, l'analyse formelle de chaque version permet de déterminer le nombre des variables qu'elle met en œuvre, et son degré de complexité relative. D'un point de vue logique, toutes les versions peuvent donc être ordonnées.

Enfin, chaque version fournit une image particulière de la réalité: rapports sociaux et économiques, activité technique, relation au monde, etc. et l'observation ethnographique doit dire si cette image correspond ou non avec les faits... Ainsi, la redondance, loin d'être donnée dans le contenu du mythe, comme on le croit trop souvent, se manifeste au terme d'une réduction ou d'une critique, auxquelles la structure formelle de chaque version sert de matière première, seulement ouverte par la confrontation méthodique du contenu et du contexte (1964: 338-340).

→ *V. Pertinence 2.*

RELATION CANONIQUE [7]

1. - Quelles que soient les précisions et modifications qui devront être apportées à la formule ci-dessous, il semble dès à présent acquis que tout mythe (considéré comme l'ensemble de ses variantes) est réductible à une relation canonique du type:

$$F_x(a): F_y(b) \cong F_x(b): F_{a^{-1}}(y)$$

dans laquelle, deux termes *a* et *b* étant donnés simultanément ainsi que deux fonctions, *x* et *y*, de ces termes, on pose qu'une relation d'équivalence existe entre deux situations, définies respectivement par une inversion des *termes* et des *relations*, sous deux conditions: 1° qu'un des termes soit remplacé par son contraire (dans l'expression ci-dessus: *a* et *a-1*; 2° qu'une inversion corrélatrice se produise entre la *valeur de fonction* et la *valeur de terme* de deux éléments (ci-dessus: *y* et *a*). (1955: 252-253).

RESSEMBLANCES ET DIFFERENCES ENTRE MYTHES → *V. Analyse comparative*

RITE

1. - Les rites apparaissent comme un «para-langage» qu'on peut employer de deux façons. Simultanément ou alternativement les rites offrent à l'homme le moyen, soit de modifier une situation pratique, soit de la désigner et de la décrire. Le plus souvent, les deux fonctions se recouvrent, ou traduisent deux aspects complémentaires d'un même procès. Mais, là où l'empire de la pensée magique tend à s'affaiblir, et quand les rites prennent le caractère de vestige, seule la seconde fonction survit à la première (1964: 343).

2. - Le rituel ne provient pas ... d'une réaction spontanée au vécu: il se retourne vers lui, et les états d'anxiété qui l'engendrent ou qu'il engendre - l'accompagnant donc, admet-on dans les deux cas - n'expriment pas, à supposer qu'ils existent, une relation immédiate de l'homme au monde, mais l'inverse: c'est-à-dire une arrière-pensée, née de la crainte qu'à partir d'une vision schématique et conceptualisée du monde, cette donnée immédiate de l'inconscience, l'homme ne puisse parvenir à retrouver le chemin du vécu. Quand Turner[8] écrit que les rites religieux « créent ou actualisent les catégories au moyen desquelles l'homme perçoit la réalité, les axiomes sous-jacents à la structure sociale et les lois de l'ordre moral ou naturel », il n'a pas foncièrement tort, en ce sens que le rite se réfère bien à ces catégories, lois ou axiomes. Mais le rite ne les crée pas et s'emploie plutôt, si non à les désavouer, au moins à oblitérer temporairement les distinctions et oppositions qu'ils édictent, en faisant apparaître entre celles-ci toutes sortes d'ambiguïtés, de compromis et de passages (1971b: 608).
3. - Le rituel n'est pas une réaction à la vie, il est une réaction à ce que la pensée a fait d'elle. Il ne répond directement ni au monde, ni même à l'expérience du monde; il répond à la façon dont l'homme pense le monde. Ce qu'en définitive le rituel cherche à surmonter, n'est pas la résistance du monde à l'homme, mais la résistance, à l'homme, de sa pensée (1971b: 609).

→ V. *Métaphore; Mythe 11; Mythe et rite; Mythologie explicite et implicite.*

SCHEMA

1. - [Il faut] faire une distinction entre deux aspects de la construction mythique: les séquences, et les schèmes.

Les séquences sont le contenu apparent du mythe, les événements qui se succèdent dans l'ordre chronologique. Mais les séquences sont, sur des plans inégalement profonds, organisées en fonction des schèmes, superposés et simultanés; comme une mélodie, écrite pour plusieurs voix, se trouve astreinte à un double déterminisme: celui - horizontal - de sa ligne propre, et celui - vertical - des schèmes contrapunctiques (1958-59 : 193-194¹⁹⁷³).

2. - Quand un schème mythique passe d'une population à une autre, et telles que des différences de langue, d'organisation sociale ou de genre de vie existent, qui le rendent malaisément communicable, le mythe commence par s'appauvrir et se brouiller. Mais on peut saisir un passage à la limite où, au lieu de s'abolir définitivement en perdant tous ses contours, le mythe s'inverse, et regagne une partie de sa précision.

Les choses se passent ici comme en optique. Une image est exactement aperçue au travers d'une ouverture adéquate. Mais, que celle-ci rétrécisse, l'image devient confuse et difficilement perceptible. Pourtant, quand l'ouverture se trouve réduite à un orifice ponctuel, c'est-à-dire quand *la communication* tend à disparaître, l'image s'inverse et retrouve sa netteté (1958-59 : 223¹⁹⁷³).

3. - Les schèmes mythiques offrent au plus haut point le caractère d'objets absolus qui, s'ils ne subissaient des influences externes, ne perdraient ni n'acquerraient de parties. Il en résulte que, quand le schème subit une transformation, celle-ci affecte solidairement tous ses aspects (1964: 21).

→ V. *Analyse, niveau général 2.*

SENS → V. *Signification*

SEQUENCE → V. *Schema*

SIGNIFIANT

1. - Tout se passe, dans la pensée mythique, comme si le système des signifiants opposait une résistance propre aux atteintes que, du dehors, subissent les choses signifiées. Quand les conditions objectives excluent certaines de ces choses, les signifiants correspondants ne s'abolissent pas du même coup. Au moins pendant un certain temps, ils continuent de marquer la place des termes absents dont les contours apparaissent alors en creux, au lieu que ce soit en plein (1964: 251).

→ V. *Mythe et réalité ethnographique*, 2.

SIGNIFICATION

1. - La méthode que nous suivons exclut que nous attribuions aux fonctions mythiques des significations absolues. Ce procédé, trop fréquent en mythographie, conduit à peu près inévitablement au jungisme. Pour nous [il s'agit] ... de dégager par le contexte ... [la] signification relative dans un système d'oppositions doté d'une valeur opératoire. Les symboles n'ont pas une signification intrinsèque et invariable, ils ne sont pas autonomes vis-à-vis du contexte. Leur signification est d'abord *de position* (1964: 64).

2. - La signification est toute entière dans la relation dynamique qui fonde simultanément plusieurs mythes ou parties d'un même mythe, et sous l'effet de laquelle ces mythes, et ces parties, sont promus à l'existence rationnelle, et s'accomplissent ensemble comme les paires opposables d'un même groupe de transformations (1964: 313).

3. - [Certaines] significations ressortiraient plus difficilement si nous ne pouvions, comme il est toujours nécessaire, les appréhender sous forme d'écart différentiel entre des versions qui respectent ... [le même argument] tout en inversant ou dédoublant certains détails ou épisodes d'une façon qui, nous allons le voir, n'est nullement arbitraire, mais résulte de la nécessité inhérente à la pensée mythique, sitôt qu'elle élabore un thème, d'exploiter sa structure logique pour construire en entier le groupe de ses transformations (1971b: 269).

→ v. *Mythe8-11; Etymologie; Syntagme 2. V. anche 1964: 95 e 208.*

STRUCTURALISME: v. *Formalisme et structuralisme.*

STRUCTURE[9]

1. - On concèdera volontiers que les structures ont une gènese, à condition de reconnaître aussi ... que chaque état antérieur d'une structure est lui-même une structure (1971b: 560).

2. - Loin ... de prétendre établir entre les mythes des rapports de parenté ou de filiation que feraient ressortir des similitudes de surface, on commencera par poser le principe qu'un mythe ne se réduit jamais à son apparence. Si diverses qu'elles puissent être, ces apparences recouvrent des structures moins nombreuses sans doute, mais aussi plus réelles. Sans qu'on ait le droit de rien leur soustraire ou leur ajouter, ces structures offrent le caractère d'objets absolus: matrices d'engendrement par déformations successives de types qu'il est possible d'ordonner en séries, et

qui doivent permettre de retrouver jusqu'aux moindres nuances de chaque mythe concret pris dans son individualité (1971b: 33).

→ *V. Système 2; Analyse comparative 4.*

STYLISTIQUE DU MYTHE

1. Loin de nous l'idée que... [certains] thèmes mythiques échappent par nature à tout effort d'interprétation. Même ceux déjà connus mais qui, extraits de leur contexte, prennent ici l'allure de citations ou de collages, doivent entretenir avec les plus inattendus des rapports qu'en changeant son orientation, l'analyse structurale permettrait sans doute de dégager. Mais, pour y parvenir, il faudrait tenir compte d'autres dimensions du mythe. et, par delà l'intrigue, diriger l'attention sur le style narratif, la syntaxe, le vocabulaire, peut-être la phonologie... D'ailleurs, même contraint de reconnaître une certaine liberté d'invention à ces mythes, armé de nos instruments habituels, nous pouvons au moins démontrer la nécessité de cette liberté (1968: 104).

→ *v. Système 2.*

SYMETRIE → *V. Opérations.*

SYNTAGME → *V. Rapports syntagmatiques et paradigmatiques.*

SYSTEME

1. Il faut ... se pénétrer de la conviction que derrière tout système mythique se profilent, comme facteurs prépondérants qui le déterminent, d'autres systèmes mythiques: ce sont eux qui parlent en lui et se font écho les uns aux autres, sinon à l'infini, au moins jusqu'au moment insaisissable où, voici quelques centaines de milliers d'années et peut-être dira-t-on un jour davantage, l'humanité débutante proféra ses premiers mythes. Cela ne signifie pas qu'à chaque stade de ce développement complexe, le mythe ne s'infléchisse pas, en passant d'une société à l'autre, au voisinage des infrastructures techno-économiques différentes et dont il subit chaque fois l'attraction. Il lui faut s'engrener sur leurs rouages, et nous avons montré à maintes reprises que, pour comprendre les écarts différentiels qui se manifestent dans des versions du même mythe appartenant à des sociétés voisines ou éloignées, il convenait de rendre à l'infrastructure ses droits.

Chaque version du mythe trahit donc l'influence d'un double déterminisme: l'un la relie à une succession de versions antérieures ou un ensemble de versions étrangères, l'autre agit de façon en quelque sorte transversale, par des contraintes d'origine infrastructurelle qui imposent la modification de tel ou tel élément, d'où résulte que le système se réorganise pour accommoder ces différences à des nécessités d'ordre externe. Mais de deux choses l'une: ou bien l'infrastructure relève de la nature des choses qu'elle met en œuvre et alors, inerte et passive à leur image, elle ne peut rien engendrer; ou bien elle est de l'ordre du vécu et se trouve perpétuellement en état de déséquilibre et de tension: dans ce cas les mythes ne sauraient en provenir par une causalité qui deviendrait vite tautologique (1971b: 562).

→ *V. Datation relative entre mythes; Equilibre et dynamique du mythe; Mythe et réalité ethnographique 3 ; Opérateurs binaires.*

TEXTE ORIGINAL DU MYTHE

1.- A proprement parler, il n'existe jamais de texte original: tout mythe est par nature une traduction, il a son origine dans un autre mythe provenant d'une population voisine mais étrangère, ou dans un mythe antérieur de la même population, ou bien contemporain mais appartenant à une autre subdivision sociale - clan, sous-clan, lignée, famille, confrérie - qu'un auditeur cherche à démarquer en le traduisant à sa façon dans son langage personnel ou tribal, tantôt pour se l'approprier et tantôt pour le démentir, donc toujours en le déformant ...

Envisagé d'un point de vue empirique, tout mythe est à la fois primitif par rapport à lui-même, dérivé par rapport à d'autres mythes; il se situe, non pas *dans* une langue et *dans* une culture ou sous-culture, mais au point d'articulation de celles-ci avec d'autres langues et d'autres cultures. Le mythe n'est donc jamais *de sa langue*, il est une perspective sur une *langue autre*, et le mythologue qui l'appréhende à travers une traduction ne se sent pas dans une situation essentiellement différente du narrateur ou de l'auditeur du cru (1971b: 576-577).

→ v. *Mythe et langage*.

TRADUCTION DU MYTHE → V. *Analyse philologique 2; Mythe et langage 6; Texte original du mythe*.

TRANSFORMATION

1. La notion... de transformation dont nous faisons un si constant usage après l'avoir empruntée à D'Arcy Wentworth Thompson... [relève] tout entière de l'analogie (1966: 74, n. 1).[\[10\]](#)
2. - Les transformations mythiques requièrent des dimensions multiples, qu'on ne peut explorer toutes en même temps. Quelle que soit la perspective où l'on se place, certaines transformations passent à l'arrière-plan, ou se perdent dans les lointains. On ne les aperçoit plus que par intermittence, confuses et brouillées. En dépit de la séduction qu'elles exercent, il faut, au risque de se perdre, s'imposer comme règle de méthode de suivre toujours la même route, sans jamais s'écarter durablement de celle qu'on s'est d'abord tracée (1964: 126). → V. *Analyse philologique 1*.
3. - La pensée mythique est par essence transformatrice. Chaque mythe, à peine né, se modifie en changeant de narrateur, que ce soit à l'intérieur du groupe tribal ou en se propageant de peuple à peuple; certains éléments tombent, d'autres les remplacent, des séquences s'intervertissent, la structure, distordue passe par une série d'états dont les altérations successives préservent néanmoins le caractère de groupe. Théoriquement au moins, ces transformations pourraient être en nombre illimité, bien que, nous le savons, les mythes meurent aussi (1971c); et dans ce cas, il doit être possible, sans rien renier des principes de l'analyse structurale, de déceler parfois, au sein des mythes eux-mêmes, l'amorce de leur détérioration (1968: 92-106). Cependant, en s'en tenant à un point de vue purement théorique, on ne saurait tirer de la notion de transformation, considérée dans l'abstrait, quelque principe d'où résulterait que les états du groupe sont nécessairement en nombre fini: une figure topologique se prête à des déformations aussi petites que l'imagination se plaît à les concevoir et, entre deux distorsions prises pour limites, une série illimitée d'états intermédiaires peuvent s'inscrire, qui font partie intégrante d'un seul et même groupe de transformation. Si, d'une variante à l'autre d'un même mythe apparaissent toujours des différences exprimables sous forme, non de menus incréments positifs ou négatifs, mais de rapports tranchés tels la contrariété, la contradiction, l'inversion ou la symétrie, c'est que l'aspect «transformationnel» n'est pas tout: un autre principe doit intervenir, pour que certains états

seulement du mythe soient actualisés parmi les possibles, et que telles ou telles fenêtres, et non pas toutes, s'ouvrent dans une grille dont le nombre de cases n'admet pourtant pas de limite théorique. Cette contrainte supplémentaire résulte du fait que l'esprit, travaillant inconsciemment sur la matière mythique, ne dispose que de procédures mentales d'un certain type: sous peine de détruire, l'armature logique qui supporte les mythes, et donc de les anéantir au lieu de les transformer, il ne peut leur apporter que des changements discrets, au sens mathématique qui est à l'opposé du sens moral du terme: le propre d'un changement discret étant de se manifester sans discrétion. De plus, chaque changement discontinu impose la réorganisation de l'ensemble; il ne se produit jamais seul, mais en corrélation avec d'autres changements (1971b: 603-604).

4. - On sait ... que les mythes se transforment. Ces transformations qui s'opèrent d'une variante à une autre d'un même mythe, d'un mythe à un autre mythe, d'une société à une autre société pour les mêmes mythes ou pour des mythes différents, affectent tantôt l'armature, tantôt le code, tantôt le message du mythe, mais sans que celui-ci cesse d'exister comme tel; elles respectent ainsi une sorte de principe de conservation de la matière mythique, aux termes duquel de tout mythe pourrait toujours sortir un autre mythe (1971c: 301¹⁹⁷³).
5. - Des phénomènes de réflexion, d'inversion, de symétrie, témoignent d'un effort inconscient pour surmonter des exigences contradictoires: d'un côté, celles qui résultent de la promiscuité territoriale et des avantages politiques et économiques inhérents à la collaboration; de l'autre, l'esprit de clocher et le désir d'affirmer une personnalité originale. Entre ces tendances antagonistes s'établit un équilibre instable qui donne à la pensée mythique son dynamisme. C'est là qu'on cherche

le plus souvent la clé des rapports de transformation qui régissent les différents états d'un même mythe et qui, d'un groupe à l'autre ou pour des secteurs ou des périodes distinctes au sein du groupe, répondent à la double nécessité de concilier et d'opposer ce qu'on connaît de l'autre et ce qu'on s'imagine détenir en propre (1971b: 278).

→ V. *Démantèlement du mythe ; Equilibre et dynamique du mythe; Analyse philologique.*

TYPOLOGIE

1. - C'est au mythe lui-même, soumis à l'épreuve de l'analyse, qu'il appartient de révéler sa nature et de se ranger dans un type; but inaccessible au mythographe, tant qu'il se fonde sur des caractères externes et arbitrairement isolés (1964: 12).

UNITE CONSTITUTIVE DU MYTHE

→ V. *Mythème; v. Formules logico-mathématiques, 2.*

UNITE DU MYTHE COMME RECIT

1. - L'unité du mythe n'est que tendancielle et projective, elle ne reflète jamais un état ou un moment du mythe. Phénomène imaginaire impliqué par l'effort d'interprétation, son rôle est de donner une forme synthétique au mythe et d'empêcher qu'il ne se dissolve dans la confusion des contraires. On pourrait donc dire que la science des mythes est une anaclastique, en prenant ce vieux terme au sens large autorisé par l'étymologie, et qui admet dans sa définition l'étude des rayons réfléchis avec celle des rayons rompus. Mais, à la différence de la réflexion

philosophique, qui prétend remonter jusqu'à sa source, les réflexions dont il s'agit ici intéressent des rayons privés de tout foyer autre que virtuel. La divergence des séquences et des thèmes est un attribut fondamental de la pensée mythique. Celle-ci se manifeste sous l'aspect d'une irradiation pour laquelle, seulement, la mesure des directions et de leurs angles incite à postuler une commune origine: point idéal où les rayons déviés par la structure du mythe iraient se rejoindre, si précisément ils ne provenaient pas d'ailleurs et n'étaient restés parallèles tout le long de leur trajet (1964: 13-14).

VARIANTE → *V. Version.*

VERSION

1. - La méthode nous débarrasse donc d'une difficulté qui a constitué jusqu'à présent un des principaux obstacles au progrès des études mythologiques, à savoir la recherche de la version authentique ou primitive. Nous proposons, au contraire, de définir chaque mythe par l'ensemble de toutes ses versions...

Puisqu'un mythe se compose de l'ensemble de ses variantes, l'analyse structurale devra les considérer toutes au même titre (1955: 240).

2. - On n'insistera jamais assez sur l'absolue nécessité de n'omettre aucune des variantes qui ont été recueillies... Il n'existe pas de version « vraie » dont toutes les autres seraient des copies ou des échos déformés. Toutes les versions appartiennent au mythe (1955: 242).

3. - Les écarts différentiels, qu'on ne manquera pas d'observer [entre différentes variantes], offrent entre eux des corrélations significatives qui permettent de soumettre leur ensemble à des opérations logiques, par simplifications successives, et d'aboutir finalement à la loi structurale du mythe considéré (1955: 241).

4. - Qu'arriverait-il si une nouvelle version bouleversait les résultats acquis? La difficulté est réelle quand on dispose de versions très peu nombreuses, mais elle devient rapidement théorique au fur et à mesure que leur nombre s'accroît. L'expérience enseignera l'ordre de grandeur approximatif du nombre de versions requises; il ne saurait être très élevé (1955: 241-242).

5. - Les divergences apparentes entre les versions doivent être traitées comme autant de produits des transformations qui s'opèrent au sein d'un groupe (1964: 146).

6. - Sauf preuves criantes à l'appui, il n'existe pas de « bonnes » versions d'un mythe et des « mauvaises »; en tout cas, ... il n'appartient pas à l'analyste d'en décider en fonction de critères étrangers à la matière de son étude: ce sont plutôt les mythes qui se critiquent eux-mêmes et se choisissent, ouvrant, dans la masse confuse du corpus, certains itinéraires qui n'eussent pas été les mêmes si tel mythe au lieu d'un autre ait d'abord émergé (1971b: 565).

→ *V. Analyse formelle 2; Formules logico-mathématiques 2 Système.*

ZOEME

1. - Faut-il, en général, que tous les mythèmes quels qu'ils soient se prêtent à des opérations binaires, puisque celles-ci sont inhérentes aux mécanismes forgés par la nature pour permettre l'exercice du langage de la pensée. Mais tout se passe comme si certains animaux étaient mieux prêts que d'autres à remplir ce rôle, soit en raison d'un aspect marquant de leur constitution ou de leur conduite, soit que, par une pente qui lui serait aussi naturelle, la pensée humaine

appréhende plus vite et plus aisément des propriétés d'un certain type (1971b: 500).

2. - Tout se passe ... comme si les mythes utilisaient ce qu'on aimerait appeler des «zoèmes», réductibles, comme les phonèmes des linguistes, à des faisceaux d'éléments différentiels diversement combinés. Les oppositions tirées de l'expérience en inspirent d'autres, symboliques (1971b: 68).

→ v. *Matière mythique*, 1.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- 1955 - « La structure des mythes », in *Journal of American Folklore*, 78 , 270, 1955) ripubblicato in *Anthropologie structurale*, Paris, Plon 1958 : 227-255. [n.b.: le pagine citate nei lemmi sono riferite a questa edizione].
- 1958-59 - « La geste d'Asdiwal », *Annuaire de l'École pratique des hautes études* (Sciences religieuses): 3-43. Ripubblicato in *Les Temps Modernes* 16 (179), 1961: 1080-1123 e in *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon 1973: 175-233 [n.b.: le pagine citate nei lemmi sono riferite a questa edizione]
- 1960 - « La Structure et la Forme. Réflexions sur un ouvrage de Vladimir Propp », *Cahiers de l'Institut de Science Economique Appliquée*, n. 9, mars 1960: série M, n. 7. Poi ripubblicato in *Anthropologie Structurale Deux*, Paris, Plon 1973: 139-173 [n.b.: le pagine citate nei lemmi sono riferite a questa edizione].
- 1964 - *Le Cru et le cuit*, Paris, Plon.
- 1966 - *Du Miel aux cendres*, Paris, Plon.
- 1968 - *L'Origine des manières de table*, Paris, Plon.
- 1971a «The Deduction of the Crane», in *Structural Analysis of Oral Tradition*, a c. di Pierre Maranda and Elli Köngäs Maranda, Philadelphia, University of Pennsylvania press: 3-21.
- 1971b - *L'Homme nu*, Paris, Plon.
- 1971c - « Comment meurent les mythes », *Science et conscience de la société. Mélanges en l'honneur de Raymond Aron*, Paris, 1971 : anche in *Esprit*, 39: 684-706 ; poi ripubblicato in *Anthropologie Structurale Deux*, Paris, Plon 1973 : 301-315) [n.b.: le pagine citate nei lemmi sono riferite a questa edizione].

*Pubblicato in *Quaderni del circolo semiologico siciliano*, 6, 1975. Al testo originale sono state apportate solo alcune modifiche di carattere grafico. È in preparazione una nuova edizione ampliata.

[1] Differenti tipi di analisi sono, per Lévi-Strauss, complementari: così, a proposito di M. 354 (Tukuna) osserva che « nul autre [mythe] n'a fait de notre part l'objet d'une analyse aussi fouillée qui adopte plusieurs perspectives, successives ou simultanées: textuelle, formelle, ethnographique, sémantique » (1968 : 9).

[2] Per riferimenti nelle *Mitologiche*, v. soprattutto 1966: 31 n. 1 e 209-212; v. anche 1971b: 482.

[3] Esperimenti simili effettuati di continuo nelle «*Mitologiche*», dove Lévi-Strauss avanza spesso delle conclusioni ottenute «au terme d'un raisonnement déductif et à priori», delle quali dimostra poi il fondamento (1966: 67). V. 1968: 172, 323; 1971b: 372, 482-486, 536.

[4] Il quadro delle operazioni di tipo logico-matematico usate da Lévi-Strauss può essere ricavato dalla *Tavola dei simboli* presente alla fine di ciascun volume delle *Mitologiche*.

[5] Per un'eccezione a questa regola, v. 1966 : 106-107.

[6] Il ricorso al paradigma avviene nelle *Mitologiche* ogni volta che la catena sintagmatica è insufficiente per carpire il senso. Così, in alcuni casi « on peut heureusement s'en tenir à la chaîne syntagmatique, sans mobiliser l'ensemble imposant de mythes» (1971b: 433) ma in genere occorre esaminare l'insieme paradigmatico: « Cet épisode, impossible à interpréter d'après la chaîne syntagmatique. ne peut être élucidé

qu'en le rapportant à un système paradigmatique tiré des mythes de l'Amérique du Nord » (1968: 11).

[7] Sulle utilizzazioni successive, vedi 1966: 212; 1968: 334; 1971b: 482.

[8] V. W. TURNER, *The Drums of Affliction: A Study of Religious Processes among the Ndembu of Zambia*, Oxford, 1968: 7.

[9] Sebbene estratto da un articolo che non rientra nel corpus preso in esame (« La notion de structure en ethnologie »), riteniamo di dover riportare il seguente brano sulla struttura: « Les recherches de structure ne revendiquent pas un domaine propre, parmi les faits de société; elles constituent plutôt une méthode susceptible d'être appliquée à divers problèmes ethnologiques, et elles s'apparentent à des formes d'analyse structurale en usage dans des domaines différents.

Il s'agit alors. de savoir en quoi consistent ... [les] modèles qui sont l'objet propre des analyses structurales. Le problème ne relève pas de l'ethnologie, mais de l'épistémologie, car les définitions suivantes n'empruntent rien à la matière première de nos travaux. Nous pensons en effet que pour mériter le nom de structure, des modèles doivent exclusivement satisfaire à quatre conditions. En premier lieu, une structure offre un caractère de système. Elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres. En second lieu, tout modèle appartient à un groupe de transformations dont chacune correspond à un modèle de même famille, si bien que l'ensemble de ces transformations constitue un groupe de modèles. Troisièmement, les propriétés indiquées ci-dessus permettent de prévoir de quelle façon réagira le modèle, en cas de modification d'un de ses éléments. Enfin, le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement puisse rendre compte de tous les faits observés » (1958 : 306).

[10] Al riguardo, riportiamo, un brano di D'Arcy Wentworth Thompson, citato da Lévi-Strauss nell'articolo di risposta alle critiche di Gurvitch (1958 : chapitre XVI): « Il arrive souvent, en morphologie, que la tâche essentielle consiste à comparer des formes voisines, plutôt qu'à les définir chacune avec précision ; et les *déformations* d'une figure compliquée peuvent être un phénomène facile à comprendre, bien que la figure elle-même doive rester non-analysée, et non-définie. Ce travail de comparaison, qui consiste à reconnaître, dans une forme donnée, une permutation définie ou *déformation* d'une autre forme, indépendamment de toute connaissance précise et adéquate du "type" initial ou étalon de comparaison, relève directement du domaine des mathématiques et reçoit une solution par l'emploi élémentaire d'une certaine méthode mathématique. Cette méthode est celle des coordonnées, qui fonde la théorie des transformations », laquelle est - ajoute Lévi-Strauss - elle-même, une partie de la théorie des groupes (1958 : 358).